

LES LETTRES DE MON MOULIN

Libre adaptation du recueil éponyme d'Alphonse Daudet

Le sous-préfet aux champs

M. le sous-préfet est en tournée.

Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l’emmène au concours régional de la Combe-aux-Fées.

Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit chapeau, sa culotte collante à bandes d’argent et son épée de gala à poignée de nacre...

Sur les genoux repose une grande serviette de cuir qu’il regarde tristement.

Il pense au discours qu’il va prononcer tout à l’heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées :

– *Messieurs et chers administrés...*

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite :

– *Messieurs et chers administrés...* la suite du discours ne vient pas. Il fait si chaud dans cette calèche !...

Tout à coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d’un coteau, il vient d’apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

– Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet, pour composer votre discours, vous serez beaucoup mieux sous mes arbres...

Et les sources lui font, sous la mousse, une musique divine, et dans les branches, au-dessus de sa tête, les fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs. Tout le petit bois conspire pour empêcher monsieur le sous-préfet de composer son discours.

Celui-ci, grisé de parfums, ivre de musiques, essaye vainement de résister au charme qui l’envahit.

Il s’accoude sur l’herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois :

– *Messieurs et chers administrés... Messieurs et chers admi Messieurs et chers ...*

Un éclat de rire l’interrompt ; il se retourne et voit un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son chapeau. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours ; mais le pivert l’interrompt encore et lui crie de loin :

– À quoi bon ?

Après avoir fait une ultime tentative, M. le sous-préfet envoya ses administrés au diable !

Lorsque, au bout d’une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d’horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l’herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas... et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

Le secret de Maître Cornille

En Provence, autrefois, tout autour des villages, les collines étaient couvertes de moulins à vent. Les ribambelles de petits ânes chargés de sacs montaient le long des chemins vers les moulins qui faisaient la joie et la richesse de notre pays. Mais un jour, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon.

Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers et les pauvres moulins à vent s'arrêtèrent de tourner. Pourtant, au milieu de la débâcle, celui de maître Cornille avait tenu bon et continuait de tourner sur sa butte.

Ce vieux meunier était devenu fou à l'installation des minoteries. Il se mit à courir par le village, criait de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers, mais personne ne l'écoutait. Alors il s'enferma dans son moulin, plaça sa petite-fille Vivette qu'il avait accueillie à la mort de ses parents dans une ferme des alentours.

Personne, au village, ne portait plus de blé à Maître Cornille et pourtant ... les ailes de son moulin tournaient toujours allègrement ... Le soir, on le rencontrait qui poussait son âne chargé de gros sacs de farine.

Un jour, la petite Vivette, amoureuse d'un garçon du village voulut annoncer la nouvelle à son grand-père et monta au moulin. Elle trouva la porte fermée à double tour. Toutefois, elle put entrer par la fenêtre et découvrit ce qu'il y avait dans le moulin.

La chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé ; pas de farine aux murs... ni de bonne odeur chaude de froment. Dans la pièce du bas elle trouva trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille !

C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine ... Pauvre moulin !

Pauvre Cornille ! Vivette courut prévenir les villageois de sa découverte qui décidèrent, sans perdre une minute, de porter immédiatement des sacs de froment au moulin... Sitôt dit, sitôt fait.

Tout le village se mit en route avec une procession d'ânes chargés de vrai blé. Ils arrivèrent bien vite au moulin... Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de se rendre compte que, pendant son absence, on était entré chez lui et qu'on avait découvert son triste secret.

« Ohé ! Du moulin !... Ohé ! Maître Cornille ! » crièrent les villageois en arrivant sur la plateforme.

Et voilà les sacs qui s'entassaient devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre...

Maître Cornille ouvrit de grands yeux. Il prit du blé dans le creux de sa main et disait, riant et pleurant à la fois : « C'est du blé !... Seigneur Dieu !... Du bon blé !... Laissez-moi, que je le regarde. »

Puis, se tournant vers nous : – Ah ! Je savais bien que vous me reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs. Alors que nous voulions emporter le meunier en triomphe au village, il nous dit :

– Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin... Pensez donc ! Il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent.

Installation

Ce sont les lapins qui ont été étonnés !...

Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un quartier général, un centre d'opérations stratégiques : le moulin de Jemmapes des lapins...

La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune... Le temps d'entrouvrir une lucarne, frrt !

Voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré. J'espère bien qu'ils reviendront.

Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier, un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du haut, immobile et droit sur l'arbre de couche, au milieu des plâtras et des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me reconnaître, il s'est mis à faire : « Hou ! Hou ! » et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière ...

Hier soir, les troupeaux rentraient. On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le mas. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche : le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

L'Arlésienne

Dans une ferme du village voisin, vivait une famille dont le fils aîné, Jean était follement amoureux d'une petite Arlésienne, qu'il avait rencontrée en Arles. Au mas, on ne vit pas cette liaison avec plaisir car la fille passait pour coquette et ses parents n'étaient pas du pays.

Mais Jean ne voulait que de son Arlésienne et disait : – Je mourrai si on ne me la donne pas. On décida de les marier après la moisson.

Un dimanche soir, dans la cour du mas, la famille achevait de dîner. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur... Un homme se présenta à la porte, et demanda à parler au père Estève.

– Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coquine qui a été ma maîtresse

Ce que j'avance, je le prouve : voici des lettres... Les parents me l'avaient promise ; mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi...

– C'est bien ! dit maître Estève quand il eut regardé les lettres.

Et l'homme s'en alla.

Le père rentra, reprit sa place à table ; Le repas s'acheva gaiement... mais ce soir-là, maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors.

Jean ne parla plus de l'Arlésienne.

Il passait des journées entières seul dans un coin, sans bouger ou se mettait à la terre avec rage et abattait à lui seul le travail de dix journaliers... Le soir venu, il prenait la route d'Arles et marchait devant lui sans jamais entrer dans la ville.

De le voir ainsi, toujours triste et seul, les gens du mas ne savaient plus que faire. On redouta un malheur...

Vint la fête de saint Éloi, patron des ménagers. Une grande joie régna au mas.

... Il y eut du vin, des pétards, des lanternes de couleur dans les cours et dans les arbres...

On farandola gaiement. Malgré les événements, Jean avait l'air content, il voulut même danser avec sa mère.

À minuit, on alla se coucher... Jean ne dormit pas. Toute la nuit il sanglota...

Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment :

– Jean, c'est toi ?

Pas de réponse. Il était déjà dans l'escalier.

Vite, la mère se leva :

– Jean, où vas-tu ?

Il monta au grenier ; elle le suivit :

– Mon fils, au nom du ciel !

Il ferma la porte, tira le verrou.

– Jean, mon Janet, réponds-moi. Que vas-tu faire ?

Une fenêtre s'ouvrit, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout...

Il s'était dit, le pauvre enfant : « Je l'aime trop... Je m'en vais... »

L'élixir du révérend Père Gaucher

- Il y a vingt ans, les Pères blancs étaient tombés dans une grande misère. Les bâtiments du monastère tombaient en ruine, les moines traînaient tristement dans des bures en loque.

Un jour, le frère Gaucher, le bouvier du couvent demanda à être entendu par le chapitre.

- Mes révérends, en creusant ma pauvre tête déjà si creuse, je crois que j'ai trouvé le moyen de nous tirer de notre peine. La vieille tante Bégon qui me gardait quand j'étais petit, elle s'y connaissait en herbes de montagne et, sur la fin de ses jours, elle avait composé un élixir fameux en mélangeant des plantes que nous allions cueillir dans les Alpilles. J'ai retrouvé la composition de ce mystérieux élixir. Il suffirait de le mettre en bouteilles et de le vendre pour enrichir notre communauté.

Séance tenante, il fut décidé que le frère Gaucher se donnerait tout entier à la confection de son élixir.

Au bout de six mois, dans tout le pays d'Arles, on pouvait trouver dans toutes les fermes, entre les bouteilles de vin cuit et les jarres d'olives, de petits flacons de terre brune cachetés aux armes des Pères Blancs. Le frère Gaucher s'enfermait tout le jour dans sa distillerie, pendant que trente moines battaient la montagne pour lui chercher des herbes odorantes...

Mais un soir, il arriva à l'office, rouge, essoufflé, le capuchon de travers. Quand on le vit faire de grandes révérences à l'orgue au lieu de saluer le maître-autel, s'incliner de droite et de gauche en souriant d'un air béat, un murmure d'étonnement courut parmi l'assistance. On chuchotait :

- Qu'a donc notre Père Gaucher ?...

Alors que les moines chantaient l'Ave Verum, ce dernier entonna d'une voix éclatante :
Dans Paris, il y a un Père blanc, Patati, patatan, tarabi, taraban...

Tout le monde se leva : – Emportez-le... il est possédé !

Le lendemain, au petit jour, le malheureux était à genoux dans le bureau du prieur :

- C'est l'élixir, Monseigneur.

- Allons, allons, Père Gaucher, calmez-vous... En l'essayant, vous avez eu la main trop lourde...

Est-il bien nécessaire que vous l'essayiez sur vous-même, ce terrible élixir ?

- Malheureusement, oui... Je ne me fie guère qu'à ma langue...

- Soyez vigilant et ne dépassez pas quinze ou vingt gouttes...

Hélas, le pauvre Révérend eut beau compter ses gouttes... le démon le tenait et ne le lâcha plus.

Jusqu'au jour où il se précipita au milieu d'une conférence des chanoines en criant :

– C'est fini... Je n'en fais plus... Rendez-moi mes vaches.

– Qu'est-ce qu'il y a donc, Père Gaucher ? demanda le prieur.

– Ce qu'il y a, Monseigneur ? Il y a que je suis en train de me préparer une belle éternité de flammes et de coups de fourche...

– Mais je vous avais conseillé de compter vos gouttes.

– Ah ! bien oui, compter mes gouttes ! C'est par gobelets qu'il faudrait compter maintenant...

Le prieur annonça à la communauté qu'elle prierait tous les soirs pour protéger l'âme du père Gaucher. Celui-ci retourna à ses alambics, le cœur léger.

A partir de ce moment-là, alors que les moines priaient pour le pauvre Père Gaucher, là-bas, tout au bout du couvent, dans la distillerie, on l'entendait qui chantait à tue-tête :

*Dans Paris il y a un Père blanc,
Patati, patatan, taraban, tarabi ;
Dans Paris il y a un Père blanc,
Qui fait danser des moinettes,
Trin, trin, trin, dans un jardin ;
Qui fait danser des...*